



Verduriso

Hommes et nature : une histoire de dominations

L'historienne Valerie Chansigaud consacre ses recherches et ses ouvrages¹ aux relations entre les êtres humains et la nature sauvage, de la préhistoire à nos jours. Interview.



Nous vivons la 6^e extinction d'espèces. La précédente marquait la fin du Crétacé, il y a 65 millions d'années. Et cela s'accélère : le taux d'extinction actuel serait 10.000 fois supérieur au taux d'extinction naturel. L'homme a-t-il eu de tout temps un impact négatif sur la nature ?

On cite souvent l'apparition de l'industrie à la fin du 18^e siècle comme un point de bascule avant lequel l'homme vivait en harmonie avec la nature. En réalité, dès la préhistoire, on observe partout dans le monde des extinctions d'espèces importantes là où l'être humain va s'implanter. C'est un phénomène absolument universel mais qui varie selon les continents et les îles. A Madagascar, l'arrivée de l'être humain coïncide avec la disparition de la totalité des mammifères de plus de 40kg, qui sont les disparitions les plus observables. En Amérique latine, ce sont 70 espèces de gros animaux qui ont disparu lorsque l'homme a débarqué. La colonisation des îles du Pacifique a provoqué l'extinction probable de 500 espèces d'oiseaux, au minimum. La plupart des oiseaux disparus du fait de l'homme ont disparu pendant la préhistoire. Cette 6^e extinction a donc commencé dès l'arrivée de l'homme, puis a changé de nature au fil du temps et s'est accélérée à bien des titres du fait de la démographie humaine et de l'évolution des modes de vie.

Qu'est-ce qui caractérise les rapports entre l'homme et la nature sauvage au fil de l'histoire ?

C'est la même chose que ce qui caractérise les relations entre les êtres humains, à savoir la domination. Brutalité et violence apparaissent très tôt dans l'histoire de l'humanité et se renforcent avec l'apparition de sociétés hiérarchiques. Ce type de relations va se retrouver dans notre rapport à l'environnement naturel. La domination de la nature et la domination de l'homme, c'est le même procédé. On ne peut distinguer les deux.

Il y a très peu d'histoires, sauf quelques territoires très marginaux, où l'homme a été vaincu par la nature. Toutes les sociétés s'insèrent de façon brutale dans leur environnement.

Cette destruction de la nature menace l'homme lui-même. Prenons les cas emblématiques des changements climatiques ou de la disparition des abeilles...

En effet, le rapport de domination a aussi des conséquences négatives. Depuis 1800, la population humaine a été multipliée par 7, la consommation d'énergie par 40 et le capital par 143 ; depuis la seconde guerre mondiale, le commerce mondial a été multiplié par 100. Ce système dysfonctionnel a abouti à

l'augmentation partout des inégalités sociales, tout en épuisant les ressources naturelles, en provoquant des pollutions, en transbahutant de partout des espèces envahissantes ou pathogènes.

Dans votre dernier ouvrage¹, vous avez analysé l'évolution des images véhiculées sur la nature dans la littérature jeunesse. Qu'avez-vous constaté ?

Il ressort de ces ouvrages, d'aujourd'hui comme d'hier, une description de la nature au service de l'être humain. Avec des évolutions : on passe de rapports moraux à la nature au 19^e siècle - par exemple en condamnant la cruauté envers les animaux car ce serait l'antichambre de la criminalité à l'âge adulte - pour aller vers des rapports libéraux au 20^e, promouvant la réussite individuelle quel qu'en soit le coût pour la collectivité.

N'y a-t-il pas ces dernières années de plus en plus d'ouvrages jeunesse à visée écologique ?

Une minorité sensibilise en effet à l'environnement, mais ils parlent majoritairement du tri des déchets et de la sauvegarde de quelques espèces emblématiques, de la convivialité, des valeurs avec lesquelles tout le monde est sensé être d'accord. En définitive, ils interrogent relativement peu la construction sociale de notre société, par exemple la place de la propriété privée, les rapports de force, toute une série de choses pourtant essentielles pour comprendre notre rapport à l'environnement. Même s'il y a un renouveau évident, il demeure un certain conformisme. Par ailleurs, dans la littérature pour les enfants comme dans celle pour les adultes, on ignore une immense partie du monde naturel pour se concentrer sur les mêmes espèces : les grands prédateurs, les oiseaux piscivores et les rapaces, rarement des rongeurs, presque jamais des invertébrés. C'est révélateur des représentations culturelles, des (dé)goûts et des préjugés qui baignent l'ensemble de la société. Les invertébrés, on ne va pas s'en soucier. Pourtant leur population aurait été divisée par quatre depuis 1970. L'absence de visibilité quant à leur rôle génère une inculture teintée d'indifférence. Ces préjugés sont relativement communs à l'ensemble de l'humanité. Les mêmes animaux étaient également sur ou sous-représentés dans les grottes ornées de la préhistoire.

Propos recueillis par Christophe DUBOIS

¹ Valérie Chansigaud a notamment publié, aux Éditions Delachaux et Niestlé:

- « L'Homme et la Nature : une histoire mouvementée » (2013) ;

- « Enfants et nature. A travers trois siècles d'œuvres pour la jeunesse » (2016).

Des cités végétales

De Bruxelles à Sao Paulo, l'architecte Luc Schuiten dessine les villes de demain. Des cités végétales et biomimétiques, où la nature est architecture.

Quelle place l'architecture et l'urbanisme laissent-ils à la nature ?

Un très grand nombre de ténors de l'architecture pensent que pour mettre leur œuvre en valeur, il faut la poser sur un socle, visible de loin. La végétation ayant tendance à cacher leur travail, il s'agirait donc d'éradiquer la nature existante. Aujourd'hui, construire c'est d'abord détruire : arbres abattus, roche cuite à 1500°C, pierres taillées, minerais fondus. Cela saccage l'environnement et consomme énormément de ressources et d'énergie. Nos villes sont de plus en plus à l'origine de nos maladies et de notre auto-destruction.

Dans vos villes végétales, les arbres ne sont pas seulement dans le décor, ils sont véritablement la colonne vertébrale des immeubles. Selon vous, il est possible d'intégrer le sauvage au cœur de nos espaces de vie, de remplacer le béton par le vivant ?

J'ai voulu dès le départ mettre le vivant au cœur de mon travail. Nous sommes des êtres biologiques, la planète Terre est un vaste organisme vivant. La logique est que l'endroit où nous voudrions vivre, pour être en harmonie avec nous-mêmes et avec la planète, devrait intégrer le vivant. Non seulement la qualité du lieu de vie est grandement améliorée lorsque la nature y a une place importante, la violence s'amenuise, mais par ailleurs aucune technique de construction n'a des avantages aussi extraordinaires que ce que peut nous apporter la nature. La nature, c'est plus de 3,5 milliards d'années de « recherche et développement », c'est une évolution continue, qui fonctionne en boucle, sans déchets.

La chitine d'une libellule est un matériau transparent magnétique. Il y a du bio-verre dans les récifs coralliens aux propriétés formidables. A section équivalente, le fil d'une toile d'araignée est trois fois plus solide que nos aciers. Si ces animaux le font, de façon si propre et efficace, pourquoi pas nous ?

Ces techniques ne sont pas encore maîtrisées par l'homme, car on a tout mis sur d'autres manières de faire, dont on constate désormais les limites. Mais nous devons nous projeter et investir dans la recherche en biomimétisme. C'est possible. En 1960, aller sur la Lune était une utopie, 10 ans plus tard c'était une réalité.

Propos recueillis par Christophe DUBOIS



© Luc Schuiten

L'animal qui est en nous

Paul Gailly est éthologiste et directeur du département éducation de Natagora. Il recherche en l'homme l'héritage comportemental de son long passé biologique.

L'éthologie étudie les comportements des animaux, en ce compris les hommes, en les observant dans leur milieu. Que nous apprend-elle de notre rapport à la nature et à nos espaces de vie ?

A la suite de Darwin, les pères de l'éthologie, les prix Nobel von Frisch, Lorenz et Tinbergen, ont montré que l'évolution a doté les individus de capacités et de réponses innées. On a gardé notre cerveau de chasseur-cueilleur même si, évidemment, au-dessus de cette couche naturelle issue de notre passé biologique, on ajoute une couche variable de culture et d'éducation. Par exemple, nous aurions sauvegardé quelque part dans un coin reculé de notre cerveau, une image très lointaine de notre milieu d'origine, qui est l'image de la savane. C'est là que l'être humain est devenu Sapiens. Partout où Homo sapiens s'installe, il restaure un paysage de savane, ou de bocage, c'est à dire un espace ouvert avec des arbres en bouquet ou en alignement, ou tout autre élément vertical même artificiel, et si possible un point d'eau. Plus notre environnement sera simplifié, plus il collera à cette image d'où les détails se sont évaporés. Plus notre environnement sera simple, plus on en aura la maîtrise et plus il sera rassurant.

Vous nous dites que nos comportements humains peuvent avoir quelque chose d'animal. Descartes, qui considérait les animaux comme des machines, se retournerait dans sa tombe...

Descartes a dramatiquement influencé notre rapport à la nature, jusqu'à aujourd'hui. C'est la couche culturelle dont je parlais. Selon lui, au contraire de l'homme, l'animal n'a pas d'âme, pas de douleur, pas de plaisir. Depuis les Lumières, nous considérons l'animal et le végétal comme une ressource. Ressource à exploiter, mais pas seulement. Car l'homme est un animal social qui a un besoin véritablement vital de contact de qualité non seulement avec ses congénères mais aussi avec du vivant non-humain, quel qu'il soit : la forêt mais aussi un géranium sur l'appui de fenêtre, un chien de compagnie, un poisson rouge... Aujourd'hui, de nombreux professionnels constatant les dégâts d'un univers clos, bétonné et artificiel, repensent nos villes pour y intégrer davantage de nature. C'est, par exemple, la dynamique des murs et des toits végétaux. Reste à légitimer dans nos espaces humains la place de la nature spontanée, de transformer dans le regard des gens le « jardin mal entretenu » en « jardin dévolu à la nature ».

Propos recueillis par Christophe DUBOIS

“ Plus notre environnement sera simple, plus il sera rassurant ”